

Le Gentleman

Jérôme Amil

« Tu sais bien que pour moi, un film, une pièce, un roman, c'est un point de départ ou bien un but choisi d'avance.

Et je préfère les points de départ, puisqu'on est le maître des événements qui vont se produire jusqu'au moment où on en devient esclave. »

Sacha Guitry, « Les trois font la paire »

Personnages

John, écrivain

Mary, son ex-femme

Jane, son amour de jeunesse

Charles, avocat, le nouveau fiancé de sa femme

Judith, la prostituée

Cecilia, Journaliste de la BBC

Miss Dolway, la domestique

Miss Headempty, l'attachée de presse

La pièce se déroule dans le salon de la maison de John, située dans un des quartiers chics de Londres. A droite, une porte donne sur l'entrée et la cuisine. A gauche, une autre porte donne sur le reste de la maison, dont la salle de bains et la chambre de John.

I.

John est allongé sur le canapé. Il a passé la nuit dans le salon, en pyjama. Sa femme de maison entre dans le salon. Elle a l'air agacée – comme toujours.

Miss Dolway. Monsieur ! Monsieur ! *Elle finit par réveiller John.* Votre ex-femme est là. Elle dit que c'est important.

John. Mmh... Mon ex-femme ?

John se redresse péniblement. Il interpelle Miss Dolway au moment où celle-ci s'apprêtait à quitter la pièce.

John. Comment ça se fait que vous venez me réveiller les mains vides ? Mon aspirine, ma bouteille de whisky, ils vont venir tout seul ?

Miss Dolway. Vous avez bien de la chance que je reste à votre service. Avec Madame, je serai sûrement mieux traitée.

John. Eh ! bien elle est peut-être venue pour vous débaucher. Je lui répondrai oui sans hésiter ! En attendant, puisque c'est moi qui vous paie, faites-la entrer.

Miss Dolway. Mais vous n'allez pas recevoir comme ça ?

John. Et pourquoi pas ? Elle avait des goûts de princesse mais ce n'est quand même pas la reine d'Angleterre.

Miss Dolway. Même pour la reine, je suis sûr que vous ne feriez pas plus d'effort.

John. Bah, elle doit être myope comme une taupe. *Faisant un signe d'impatience.* Allez, faites entrer.

Miss Dolway quitte la pièce. Mary entre peu après.

Mary. Bonjour John.

John. Oui, oui, bon qu'est-ce que tu veux ? Je doute que ce soit une visite de courtoisie.

Mary. Je vois que tu restes égal à toi-même.

John. Tu es venue vérifier que tu n'avais aucun regret à avoir ? Voilà, tu as vu. Si tu veux bien me laisser me réveiller maintenant.

Mary. John, il est plus de 11 heures.

John. Et alors ? Pendant des années, tu m'as dit comment je devais boire, manger, parler, je n'ai pas divorcé pour que tu viennes m'emmerder sur l'heure à laquelle je dois me réveiller.

Mary ne répond rien mais jette avec agacement un journal sur la table basse. Elle finit par s'asseoir sur le fauteuil à côté du canapé.

John. Qu'est-ce que c'est ?

Mary. La dernière édition du *Sun*.

John. On a vécu ensemble pendant près de dix ans et tu ne m'as jamais apporté le journal. C'est un peu tard pour t'y mettre, non ?

Mary. Je suis venue te demander d'avoir un peu de respect quand tu parles de moi dans ce genre de torchon.

John. C'est pourtant la seule littérature que tu apprécies.

Mary. John, tu te doutes à quel point j'ai dû prendre sur moi pour venir te voir. L'idée m'était tellement insupportable que je n'en ai pas dormi de la nuit.

John. On t'a coupée le téléphone ?

Mary. L'affaire était suffisamment importante pour que je vienne t'en parler en face. J'espère que tu en prendras ainsi toute la mesure.

John. Ma chérie, tu ne t'arranges pas. Bientôt, tu arriveras à être la femme la plus snob du pays, et il y a de la concurrence, bravo ! La mesure de quoi ?

Mary. De toutes façons, tu as toujours considéré que ceux qui ne s'autodétruisaient pas comme toi n'étaient que des bourgeois méprisables.

John. Je ne les méprise pas, je les trouve ennuyeux. Je suis resté avec toi toutes ces années pour en avoir la confirmation.

Mary. Tu me fais seulement pitié John. Un type qui donne des leçons en vivant dans un des quartiers les plus chers de Londres, avec une domestique à son service presque 7 jours sur 7.

John. D'ailleurs, tu lui manques.

Miss Dolway entre à ce moment-là avec un plateau sur lequel sont posés une bouteille de whisky, un verre vide avec des glaçons, un autre avec de l'eau et un cachet d'aspirine. Elle repart aussitôt en haussant les épaules pendant la réplique suivante de John. John boit pendant le reste de la scène.

John. Ah ! tiens je disais justement à Mary à quel point elle vous manquait. A Mary. Tu m'excuseras si je prends mon petit déjeuner pendant que tu me parles.

Mary. Tu bois de l'eau maintenant ?

John. Seulement le matin pour mon aspirine.

Judith entre. Elle sort de la chambre.

Judith. Hello, pourquoi tu n'es pas resté avec moi dans le lit cette nuit ?

John. Je déteste dormir à côté d'une femme qui transpire. J'aime quand c'est doux et que ça sent la fleur.

Judith, *imperturbable*. Je vais prendre ma douche. *Elle ressort.*

Mary. C'est charmant.

John. Si tu savais combien elle me coûte, tu comprendrais que je puisse être exigeant sur le service après-vente. Avec toi, je me contentais d'un service « low-cost » parce qu'on était mariés mais maintenant je veux le haut de gamme.

Mary. Je pourrais en dire autant mais je ne rentrerai pas dans ce jeu-là. Je suis venue pour une raison bien précise et c'est l'interview que tu as donnée dans ce journal.

John. Eh ! bien, je ne m'en souviens pas... Je ne donne d'interviews que dans un état avancé d'ébriété, sinon l'idée de devoir faire des réponses sérieuses à des questions aussi stupides me déprimerait.

Mary. Il se trouve que la journaliste a su que tu avais été marié. Je comprends sa surprise, quand on lit tes romans.

John. Pourquoi ? Est-ce que tu en as lu un seul ?

Mary. Jamais. Mais on m'en a parlé suffisamment pour savoir ce qu'ils contiennent. Et crois-moi que je me garde bien de dire que j'ai été ta femme.

John. Rassure-toi, je garde sur ce point la plus grande discrétion : je tiens à ma réputation. Qui pourrait m'imaginer marié à quelqu'un comme toi ? Si cette journaliste en a parlé, c'est qu'elle a été fouinée là où elle n'aurait pas dû. Et puis quel intérêt ? C'est quelle page ?

Mary reprend le journal sur la table basse et finit par faire lecture des passages qui l'intéressent.

Mary. C'est là : « qu'est-ce que vous pensez du mariage, vous qui l'avez été pendant cinq ans ? » - Réponse : « C'est comme une énorme gueule de bois. Et un matin, vous vous réveillez en vous disant : Mais qu'est-ce que je fais avec cette fille dans mon lit ? Heureusement, je me souvenais de son prénom : c'était écrit sur l'acte de mariage ».

Elle referme le journal et le repose sur la table.

John, *souriant* : je devais avoir une très bonne forme !

Judith revient. Elle est moins chaleureuse ; c'est la professionnelle qui parle.

Judith. C'est bientôt la fin de votre temps. Si vous avez encore besoin de moi, il faut mettre de l'argent dans le parcmètre.

John. Non, c'est tout pour aujourd'hui.

Judith sort vers la chambre.

Mary. John, tu sais sûrement que je suis fiancée et mon futur mari ne supporte pas que tu puisses te permettre de me manquer autant de respect dans un journal aussi populaire.

John. C'est ton avocat d'affaires qui t'envoie ?

Judith passe avec son sac, traverse le salon et se dirige vers la sortie de la maison.

Judith. Au revoir, John.

Mary. Elle est très ponctuelle.

John. Tu diras à ton cher fiancé que je suis absolument libre de dire ce que je veux dans la presse. Et puis laisse-moi te prévenir d'une chose, c'est qu'il se fiche pas mal de ton honneur, il pense surtout au sien. Les gens riches qu'ils fréquentent ne lisent pas un seul livre de l'année mais ils adorent ce genre de potins. Si personne ne sait que tu as été ma femme, vous êtes tous les deux tranquilles. Inutile tu vois de surmonter ton dégoût pour venir me réveiller à l'aube.

Miss Dolway fait irruption dans le salon.

Miss Dolway. Miss Headempty vient d'arriver pour son RDV avec Monsieur.

John. Je ne me souviens pas que nous ayons pris RDV ce matin.

Miss Dolway. Je fais suffisamment de choses dans cette maison pour ne pas avoir à jouer en plus le rôle de la secrétaire. Mais permettez-moi de vous dire que votre mémoire n'est absolument pas fiable et que je suis convaincu que cette visite était bien prévue.

John à Mary. Non, mais tu vois cette arrogance ? A Miss Dolway. Bon, bon, dites-lui de patienter un peu. A Mary. Pour en revenir à ton affaire, tu as tort de te faire autant de souci. Une interview, même dans le *Sun*, tout le monde en parlera aujourd'hui, peut-être demain mais la semaine prochaine, ce sera oublié ! Si tu es venue, c'est pour toi Mary, parce que tu as été touchée dans ton orgueil démesuré.

Mary. Garde tes grands discours sur l'égoïsme et l'orgueil des bourgeois.

John. Ah ! tu lis quand même ce que j'écris.

Mary. Seulement, les bonnes feuilles dans les journaux. Enfin, bonnes pour les torchons dans lesquelles elles sont publiées.

John. Et qu'apparemment tu apprécies. Ce qui t'embête, c'est que je sois devenu un auteur à succès. Sinon, tu ne ferais pas tout ce cirque.

Mary. Si tu savais comme ça m'est égal ! Tu crois que je ne me suis pas demandée ce que je faisais aussi à côté d'une loque dans mon lit ? Tu étais un écrivain raté, imbibé de whisky, tu crois que je vais envier un auteur à succès toujours imbibé qui se paye des putes aussi ponctuelles qu'un fonctionnaire français ?

John. Tu deviens vulgaire, Mary, je croyais que les gens de ton espèce se faisaient un lavement des intestins pour rester polis...

Mary. C'est toute ta vie qui est vulgaire... Je te demande juste un peu de respect pour moi ; je suis vraiment heureuse avec Carl, je ne veux pas être éclaboussée par tes saloperies dans la presse.

John, *sincère*. Je t'assure Mary que je n'ai aucune raison de vouloir te faire du mal. Je ne me souviens pas avoir parlé de notre mariage.

Mary. Tu t'es bien fait avoir alors !

Entre Miss Headempty, comme une furie dans le salon. Miss Dolway la suit en protestant.

Miss Headempty. John, tu n'es pas encore habillé ?

John à Miss Dolway. Je vous avais demandé de la faire patienter.

Miss Dolway, *même jeu que précédemment*. Je fais suffisamment de choses dans cette maison pour ne pas avoir en plus à jouer celui de garde du corps. Mais permettez-moi de vous dire qu'il faudrait quelqu'un de beaucoup plus costaud que moi pour empêcher cette furie de passer.

Miss Headempty. John, il serait temps que vous changiez de domestique.

John. Ou d'attachée de presse. Il est absolument incroyable que vous soyez passée à travers ce dragon pour venir me déranger jusqu'ici.

Miss Dolway. Oh !

John. C'est un compliment !

Miss Headempty. C'est charmant pour moi aussi.

John. Mais est-ce que ce n'est pas non plus un compliment pour une attachée de presse ? D'ailleurs, est-ce qu'on avait rendez-vous ?

Miss Headempty. Non, mais...

John, à Miss Dolway. Ah ! vous voyez que je ne suis pas gâteux !

Miss Dolway hausse les épaules et s'en va.

Mary. Je vais vous laisser...

Miss Headempty. Oui, merci, ce n'est pas le moment de jouer avec vos putes John.

John. Alors Miss Headempty je vous présente Mary, mon ex-femme.

Miss Headempty, *à peine gênée, plutôt excitée*. Ah ! Enchantée ! Oui, enchantée... C'est formidable. John, c'est... incroyable que vous soyez là, je venais pour vous. Enfin, pour parler de vous. John, cette révélation dans *Le Sun*. A Mary. Asseyez-vous, vraiment, asseyez-vous un moment. A John. Non, vraiment c'est important, le whisky, ce n'est pas le moment.

John, à Mary. Tu vois, c'est incroyable, il y a toujours des gens pour me dire ce que je dois faire !

Mary. Ecoutez, je ne suis pas venue pour ça. Je vais vous laisser discuter avec John et la seule chose que vous pourrez faire pour me faire plaisir, c'est de le convaincre de ne plus parler de notre mariage dans la presse.

Miss Headempty. Justement !

Mary, *presque intéressée*. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Miss Headempty. Il faut que vous donniez une interview dans *Le Sun* vous aussi.

John. Pardon ?

Miss Headempty. John, cette interview – arrêtez de boire – c’est important.

John. Cette interview, tout le monde l’aura oubliée dans quelques jours !

Mary. Je voudrais en tout cas vous faire savoir que mon mari est avocat et qu’il pourrait...

Miss Headempty. Ma petite, les avocats, on a l’habitude.

John. Surtout que le sien, il est spécialiste dans les affaires.

Miss Headempty. Ce sont les pires ! Ce que je vous propose, c’est beaucoup mieux. Parce que vous avez raison ! Vous ne pouvez pas vous laisser faire !

John. Pardon ?

Miss Headempty. La journaliste du *Sun* est prête à vous donner la parole – un droit de réponse en somme. Vous pourrez dire que votre ex-mari était méchant parfois, cynique, souvent ivre...

John. Il faut vraiment que je pense à changer d’attachée de presse !

Mary. En somme, vous me demandez de dire la vérité.

Miss Headempty. John, pensez à vos lecteurs. John Malowe, le misanthrope, qui vomit l’Angleterre bien – pensante et ses institutions... Et qui apprend maintenant qu’il a été marié ! M. Torchwood redoute une chute des ventes...

Mary, *agacée*. De toutes façons, cette conversation ne mène à rien : je ne parlerai pas à une journaliste. Je suis juste venue demander à John de ne plus aborder ce sujet dans la presse.

Elle se relève et s’apprête à partir.

John. Je te promets que je le ferai. Voilà, tu ne te seras pas déplacée pour rien.

Miss Headempty. Mais il faut envisager...

John. Ah ! taisez-vous et laissez la partir, qu’on en finisse.

Mary. Merci John.

Mary sort.

Miss Headempty, *changeant complètement d’attitude, plus familière*. J’ai dû mal à croire que tu puisses avoir été mariée à une femme comme ça !

John. Oh ! elle ou une autre...

Elle se dirige vers la partie de l’appartement « privée » en enlevant sa veste.

Miss Headempty. Bon je t’attends dans la chambre.

John. Vous ne voulez pas me laisser tranquille ce matin ?

Miss Headempty, *en quittant le salon*. Allez, viens te détendre un peu. Moi aussi j'en ai besoin.

Miss Dolway entre.

Miss Dolway. Je pense que Monsieur n'a plus besoin de moi jusqu'à cet après-midi ?

John. Oui, je vois que vous suivez bien ce qui se passe dans cette maison. *En regardant vers la chambre*. Avec ce que je dépense en préservatifs, je pourrais doubler le PIB d'un pays du tiers-monde. *Miss Dolway toussote*. Revenez pour mon RDV avec la journaliste de la BBC.

Miss Dolway. Oui, pour le reportage ? Mon mari pense que les programmes de la BBC baissent beaucoup en qualité.

John. Vous pouvez disposer et dire à votre mari qu'il peut changer de chaîne.

Miss Dolway sort avec un haussement d'épaules. John se sert un dernier fond de verre qu'il boit cul-sec avant de se diriger vers sa chambre.

Noir.

II.

Miss Dolway appelle Monsieur vers la chambre. Il descend et apparaît dans le salon.

John. Elle est en avance cette journaliste !

Miss Dolway. Ce n'est pas la journaliste mais le Monsieur de Madame.

John. Ca veut dire quoi le Monsieur de Madame ?

Miss Dolway. C'est le Monsieur de Madame Mary

John, *répétant en se moquant*. « C'est le Monsieur de Madame Mary »... Non, mais vous vous entendez parler ?

Miss Dolway. Le futur mari de Madame.

John. Oui, j'avais compris ! Je me doute que ce n'est pas son père ! Encore que je ne serais plus étonné s'il débarquait lui aussi...

Miss Dolway. Je vous rappelle que le père de Madame est mort.

John, *presque gêné*. Ah oui, c'est vrai. Bon... Qu'est-ce qu'il veut l'avocat !

Miss Dolway. Vous parler d'une affaire qui ne peut attendre.

John. Il l'a dit tel quel ?

Miss Dolway, *presque moqueuse*. Mot pour mot.

John. C'est bien un langage d'avocat.

Miss Dolway, *complice*. C'est ce que je me suis dis.

John. Enfin, on peut parler du vôtre aussi. *Miss Dolway s'assombrit à nouveau*. Vous n'aimez pas les avocats ?

Miss Dolway, *sèche*. Je préfère quand même les artistes. *Elle sourit*.

John. J'aime quand vous devenez sympathique.

Miss Dolway. Je le fais entrer ?

John. Au point où j'en suis !

Miss Dolway s'en va pendant que John va s'asseoir dans le fauteuil. Elle se retourne avant de quitter la pièce.

Miss Dolway. Whisky, je suppose ?

John. Double !

Elle sort. Charles entre. Les échanges entre les deux hommes sont vifs, rapides, mais tout en colère retenue.

Charles. Je m'excuse de cette visite inopportune.

John. En effet.

Charles. Mais j'ai appris que Mary était passée pour cette histoire d'interview...

John. Elle est passée, oui. *Miss Dolway arrive avec le verre de whisky. Merci. Très vite, presque sur la réplique de Charles.* La bouteille s'il vous plaît.

Charles. Et je ne saurais tolérer qu'elle se soit abaissée à une telle visite.

John. C'est effectivement intolérable.

Charles. Quand je lui ai fait lire cet article, j'étais loin de me douter qu'elle prendrait cette initiative...

John. Ah ! C'est vous qui lisez ce torchon ? *Miss Dolway revient avec la bouteille et repart. John se sert régulièrement.*

Charles, *finissant sa phrase avant de réaliser ce que vient de lui dire John...* Car il est évident que c'était à moi de régler ce litige... Ce torchon ? Vous ne vous gênez pas pour vous y jeter en pâture pourtant !

John. C'est mon éditeur qui m'y jette.

Charles. Mais il ne vous oblige pas, je suppose, à y tenir des propos désobligeants sur Mary ?

John. Au contraire, il est très gêné que j'aie pu faire savoir que j'avais été marié.

Charles. Alors je crois que l'affaire sera vite réglée ; je vous demande de ne plus parler de Mary publiquement, ni en privé d'ailleurs.

John. Vous avez fait le déplacement pour rien mon cher : je l'ai déjà promis à votre future femme.

Charles. La parole donnée à une femme ne vaut rien.

John va sincèrement être de plus en plus choqué quand Charles parle des femmes.

John. Pardon ?

Charles. Je vous préviens que je n'hésiterai pas à vous poursuivre si vous persistez dans vos diffamations.

John. Il n'y a pas eu diffamation cher Maître... Dire que mon mariage a été une longue gueule de bois est sincère.

Charles. L'atteinte à la vie privée constitue...

John, *qui le coupe.* Il s'agit de MA vie privée, personne ne s'intéresse à celle de Mary.

Charles. Et nous aimerions qu'elle ne soit pas associée à la vôtre.

John. Je vous assure que je le souhaite aussi. Mais vos menaces sont vaines, vous savez que vous serez débouté.

Charles. Je le sais mieux que vous. Mais cela peut faire beaucoup de bruit et je n'hésiterai pas à salir votre réputation quand les journaux s'y intéresseront encore davantage.

John. Ah ! mon éditeur serait ravi ! Vous n'ignorez pas que mon attachée de presse a proposé à votre chère et tendre un droit de réponse en insistant bien pour qu'elle me salisse ?

Charles. Vous devez savoir que j'ai le bras long et que je suis en mesure de faire changer le point de vue de votre éditeur.

John. Il ne s'intéresse qu'à ce qui peut faire vendre plus ! Vous ne pourrez pas changer ce point de vue... Malheureusement, j'ai envie de dire...

Charles. Mais si vous perdez vos lecteurs, vous perdez tout.

John. C'est que vous ne connaissez pas le public. Mobilisez vos réseaux dans les médias ou ailleurs, vous excitez encore plus mes lecteurs assidus et la curiosité des autres. Décidément, mon vieux, vous devriez rester dans le milieu de vos affaires !

Charles. Je ne pense pas avoir été discourtois avec vous, je vous demande donc d'éviter les familiarités avec moi.

John. Ce n'est pas *en insistant avec ironie sur le mot* « dis-cour-tois » de débarquer chez moi en proférant des menaces ?

Charles. Je suis désolé que vous le preniez comme ça mais je voulais simplement que nous nous mettions d'accord d'homme à homme.

John. Mais je vous répète que c'est déjà réglé avec Mary, c'est elle la première concernée, non ?

Charles. Je pense au contraire qu'elle mérite enfin d'être protégée de ce genre de confrontation avec vous.

John. Je ne dirais pas que Mary est une femme sans défense.

Charles. Une femme cherche avant tout à être tenue à l'écart de toute préoccupation qui pourrait la contrarier. J'ai cru comprendre que vous étiez absolument dépourvu de ce sens du devoir.

John. Je ne m'intéresse pas à ce genre de femme que vous décrivez mais vous avez l'air d'un expert en la matière et je serais curieux que vous m'en disiez plus sur votre philosophie.

Charles. Je crois Mary très heureuse de la façon dont j'agis avec elle. Elle goûte une sorte de repos que je tiens à préserver. C'est pourquoi, si vous conservez pour elle une once de respect, je vous demande de ne plus la troubler avec vos propos publics.

John. Ce n'est pas seulement du respect, c'est de l'estime.

Charles. Je crains que vous ne soyez trop éloigné de la psychologie féminine pour comprendre quoi que ce soit dans ce domaine...

John. Trop éloigné de la psychologie qui différencie celle des hommes de celle des femmes...

Charles. C'est certainement la raison pour laquelle vous êtes beaucoup plus à l'aise avec des femmes de passage...

John, *qui le coupe*. Vous voulez dire les putes ?

Charles, *très fier*. Et vos lectrices aussi je crois. Mais y a-t-il une différence ? Une femme prête à se donner au seul motif de la célébrité ?

John. Une différence de taille pourtant : le prix que ça me coûte !

Charles, *qui rit franchement alors que John était sarcastique* : C'est vrai que vous avez de l'esprit

John. N'est-ce pas ? Mais il y a des personnes avec qui l'on est gêné qu'il fasse rire... Et pour tout dire, il est tellement rare de trouver une femme qui sache aimer qu'une prostituée ou une fan protège de bien des désillusions...

Charles. Je vous interdis de parler ainsi de Mary. C'est une femme honnête...

John, *le coupant*. Les femmes qui aiment honnêtement ne sont pas vraiment amoureuses.

Charles. Je ne m'énerverai pas Monsieur. J'ai même plutôt de la pitié pour vous. Pour vous et votre whisky. Vous n'avez même pas été capable de comprendre une femme aussi simple que Mary et vous répandez votre aigreur publiquement.

John. Mais vous ne m'avez toujours pas livré votre secret pour être un mari si rassurant.

Charles, *qui s'exprime avec un ton de plus en plus fier*. Vous n'étiez pas à la hauteur de Mary...

John. Oui, j'avais compris.

Charles. Laissez-moi terminer.

John. Mais volontiers, je brûle de connaître la suite !

Charles. Ce n'est pas compliqué pourtant. Quand elle manifeste une opinion – et elle en a bien le droit...

John. Me voilà rassuré

Charles. ... Elle n'attend pas que vous la remettiez en question ; c'est un instant de partage qui n'appelle pas la discussion mais qui exige de l'écoute.

John. Et quand vous n'êtes pas d'accord ?

Charles. « Tu as peut-être raison, je vais réfléchir »

John. Pardon ?

Charles. C'est ce que je dis à Mary : « tu as peut-être raison, je vais réfléchir ».

John. Et vous réfléchissez ?

Charles. Mais pas du tout, vous connaissez à quel point certaines idées de Mary sont stupides !

John. Ce n'est pas ce que je pense, non.

Charles, *qui n'écoute pas*. C'est incroyable pour un écrivain à succès d'avoir si peu de psychologie. Finalement, vous ne connaissez rien à la nature humaine. Votre problème, c'est que vous pensez trop. Vous n'êtes pas assez pragmatique ; vous ne savez pas vous adapter.

John. Alors que vous, vous pensez, mais vous ne le faites pas trop savoir.

Charles. Pas à ma femme en tout cas.

John. Bon... Je dois maintenant mettre fin à cette discussion... d'homme à homme... passionnante... J'attends un RDV.

Charles. Bien sûr. Je pense que nous nous sommes compris.

John. Moi, j'ai compris en tout cas. Et rassurez-vous, je ferai tout pour que Mary ne soit plus embarrassée par mes déclarations.

Charles. Je pense que vous avez saisi votre intérêt...

John, *employant avec moquerie le même ton ronflant*. Tout à fait. Et la découverte de votre intelligence me fait penser que vous êtes tout à fait en mesure de comprendre que ce n'est pas l'impair de votre conversation qui me pousse à vous sortir de chez moi mais de l'impair d'une obligation professionnelle que j'aurais volontiers sacrifié pour la plaisir de votre présence.

Charles, *qui ne voit pas la malice*. Bien sûr. Au revoir Monsieur.

Il sort. Miss Dolway entre, réprimant un rire.

John. Je suis sûr que vous avez écouté.

Miss Dolway, *riant enfin*. Oui !

John. Et je suis sûr que Monsieur passe en plus pour un gentleman !

Miss Dolway. On frappe Monsieur, ça doit être votre RDV.

John. Vous avez l'oreille, vous !

Miss Dolway, *en sortant*. C'est mon métier !

John finit de boire un verre. Entre Cecilia. Pendant les premiers échanges, elle enlève sa veste, pose son sac dont elle sort un carnet et un stylo et s'installe.

Cecilia, *s'approchant de John pour lui serrer la main*. Bonjour.

John, *qui se lève et se rassemble aussitôt après*. Je vous préviens, j'ai déjà beaucoup bu.

Cecilia. Je ferai avec.

John. Vous voulez m'accompagner ?

Cecilia. Je crois qu'un de nous deux doit rester lucide.

John. Je ne suis pas sûr qu'un journaliste ait cette capacité-là

Cecilia. Je sais ce que vous pensez des journalistes.

John. C'est déjà un bon début. Alors, quel est ce projet ?

Cecilia. Ma chaîne me demande de réaliser un portrait de vous. Ce serait un documentaire d'un peu moins d'une heure. L'idée, ce serait de vous montrer dans l'intimité.

John. Vous ne trouvez pas que je la livre assez dans mes romans ? Je ne vais pas en rajouter à la télévision !

Cecilia. Tous vos livres sont donc fondés sur des événements de votre vie ?

John. Absolument pas. Je connais peu de personnes qui aient une existence qui soit digne de faire l'objet d'une histoire. Et je n'échappe pas à cette règle.

Cecilia. Et pourtant elles viennent bien de quelque part, ces histoires ?

John. Certains auteurs écrivent sur un sujet qu'ils maîtrisent seulement après un travail important de documentation. Ou en tirant de leur imagination des histoires et des personnages très éloignés de ce qu'ils connaissent.

Cecilia. C'est votre cas ?

John, *après une pause*. Non. Mais même ceux-là livrent un peu de leur intimité.

Cecilia. Et vous alors ?

John. Si je tire de ma vie une inspiration quelconque, le roman que j'écris évolue forcément vers quelque chose qui s'en éloigne de plus en plus. Les personnages qu'on invente, l'histoire elle-même ont leur propre force, on est obligés de s'y soumettre. Tout devient alors tellement déformé qu'il est impossible de démêler ce qui relève de la pure fiction de ce qu'on a vécu.

Cecilia. Dans « Vertiges », vous écrivez : « Il n'y a rien de plus sûr pour ne pas être angoissé que d'éviter l'amour ». Qu'est-ce que vous voulez dire ?

John. C'est la journaliste qui me pose la question ou la lectrice ?

Cecilia. Les deux, je crois.

John, *faisant allusion à son alliance*. Vous êtes mariée, je vois.

Cecilia. Oui.

John. Et vous n'êtes pas angoissée ?

Cecilia. Non, pas spécialement.

John. Alors, c'est que vous n'aimez pas beaucoup votre mari.

Cecilia. Sûrement pour une femme qui a accepté de l'épouser.

John, *souriant*. C'est vrai que vous êtes lucide.

Cecilia. Je le prends comme un compliment.

John. Vous pouvez.

Cecilia. Je dirais que le point commun de tous les livres que j'ai lus de vous, c'est cette obsession que les sentiments ne peuvent mener qu'à une perte.

John. Ce n'est pas faux.

Cecilia. C'est ce que vous appelez l'angoisse ?

John. Peut-être. Vous êtes libre d'avoir votre point de vue. « Vertiges », c'est inspiré d'une histoire dont j'ai été le témoin. Déformée, comme je vous l'ai dit, très déformée.

Cecilia. J'avais senti que c'était votre roman le plus personnel.

John. C'est bien une réflexion de journaliste. Je vous l'ai dit : quel roman n'est pas personnel ?

Cecilia. Vous voyez ce que je veux dire.

John, *cassant*. Non.

Cecilia, *soupirant*. Quelle est cette histoire alors ?

John. Celle de quelqu'un que j'ai connu au lycée. Le genre qui fait rire les autres, toujours de bonne humeur, limite excité. Je suppose qu'on a tous en tête quelqu'un comme lui, n'est-ce pas ? Il était très amoureux d'une fille d'une autre classe ; une fille superbe d'ailleurs – alors que lui était, disons, banal, mais probablement qu'il avait du charme. Elle a fini par le quitter. Ça n'a pas eu l'air de l'atteindre, il montrait toujours autant de confiance en lui, il n'arrêtait pas de faire des blagues, ni plus ni moins que d'habitude. Il était très drôle, vraiment ; parfois fatigant, mais drôle, je dois reconnaître. Deux mois après, il a été retrouvé mort dans sa chambre : il avait tellement bu qu'il a fait un coma éthylique qui lui a été fatal. J'ai su plus tard qu'il passait ses soirées à harceler cette fille – et il n'y avait pas encore de téléphone portable à l'époque. Il lui écrivait des lettres enflammées, passait des heures devant chez elle, il était devenu comme fou. Plus elle résistait, plus il insistait. C'était plus fort que lui : il sentait qu'il devait la laisser tranquille pour espérer qu'elle revienne et il faisait exactement l'inverse. Quand j'ai publié mon premier roman, j'ai retrouvé ses parents. Le livre m'avait apporté une petite notoriété, ils m'ont fait lire un journal qu'il tenait – je vous rassure tout de suite, il n'y a pas une seule ligne qu'il a écrite que j'ai reprise. Ce que ce type a vécu... Cette souffrance qu'il exprimait alors qu'on le voyait toujours jovial. J'ai été bouleversé. J'ai gardé cette trame pour « Vertiges » et le roman a suivi sa propre logique. Ses parents m'en ont voulu pour certains passages, ils n'ont jamais réussi à comprendre que je n'avais pas écrit une sorte d'auto-fiction. Ils me reprochaient de déformer la réalité ! Comme s'il était possible de ne pas la déformer quand on parlait de soi et de ce qu'on vit !

Cecilia. Dans le roman, il se pend dans la cave.

John. Oui, je n'ai pas laissé de doute sur ses intentions. En fait, on n'a jamais su s'il avait vraiment voulu se tuer... Tout ça, je n'en parle pas dans le roman. Des critiques m'ont

reproché d'ailleurs de ne pas avoir plus laissé de place à la façon dont les autres ont pu vivre sa mort. Ça ne m'intéressait pas. J'aurais pu tout aussi bien décider de le faire mourir à la fin ; j'ai choisi de le faire au milieu. Je voulais que le lecteur le voie comme quelqu'un de solide et qu'il découvre dans la deuxième partie sa fragilité, l'illusion qu'il s'attachait à donner alors qu'il passait ses soirées à souffrir.

Cecilia. Les pages que vous avez écrites sur ces soirées-là sont les plus belles du roman. C'est son journal qui vous les a inspirées ?

John. De son journal, je n'ai retenu qu'une impression générale. Ça m'a juste fait comprendre son état d'esprit.

Cecilia. C'est un peu cette direction que je voudrais prendre pour le documentaire ; que vous parliez de vos livres et de vos inspirations.

John. C'est comme ça que vous entendez montrer mon intimité ?

Cecilia. Oui.

John, *qui commence à sentir les effets de l'alcool*. Je ne sais pas... Je crois surtout qu'il est temps que j'aille faire ma sieste.

Cecilia. Je comprends. Est-ce qu'on peut se revoir bientôt ?

John, *se levant pour aller vers sa chambre*. Ce soir. Ce soir, je vous invite à dîner.

Cecilia, *qui se lève à son tour et se prépare à partir*. Une dernière question avant de partir ?

John. Je ne pourrai pas vous empêcher de la poser.

Cecilia. Vous n'avez jamais été amoureux ?

John. Si. Plus depuis longtemps, ça met à l'abri de pas mal de désagréments.

Cecilia. Pourquoi vous buvez autant alors ?

John. Vous aviez dit une dernière question. Je pense que vous trouverez la sortie. Je vous rappelle pour ce soir.

Il sort. Cecilia perplexe mais souriante finit de récupérer ses affaires et sort à son tour.

Noir.

III.

Le lendemain matin. John est déjà installé en train de « boire » son petit déjeuner en robe de chambre, comme la veille. Cecilia arrive du côté chambre, en chemise de nuit.

Cecilia. Vous attaquez le whisky très tôt.

John. C'est lui qui m'attaque. Vous voulez manger quelque chose, je suppose ?

Cecilia. Vous êtes vraiment trop aimable.

John. Avec un café par exemple ?

Cecilia. Par exemple.

John. Tellement classique. *Appelant* Miss Dolway !

Cecilia. Vous êtes déçu ?

John. Non, jamais avec les journalistes, vous êtes tellement prévisibles.

Miss Dolway entre, visiblement de mauvaise humeur.

John. Miss Dolway, vous voulez bien apporter un petit déjeuner à Madame ?

Miss Dolway, *sèche*. La bouteille est sur la table.

John. Pas ce genre de petit déjeuner, des tartines, du café...

Miss Dolway. Mais nous n'avons rien de tout ça Monsieur !

John. Et des œufs, on a bien des œufs ?

Miss Dolway. Non.

Cecilia. Ne vous embêtez pas je prendrai juste un verre d'eau alors. De l'eau vous devez bien en avoir, non ? Ne serait-ce qu'au robinet ?

Miss Dolway. Oui, ça, nous avons, même s'il ne sert pas beaucoup.

Miss Dolway sort.

John. Au fait, qu'est-ce que vous avez dit à votre mari pour découcher ?

Cecilia. Que je devais couvrir le festival du film américain de Deauville.

John. Et il vous a cru ?

Cecilia. Il m'a demandé avec quelle compagnie j'irais aux Etats-Unis !

John, *riant*. Comment pouvez-vous rester avec un homme que vous méprisez ?

Cecilia. Qu'est-ce qui vous fait croire que je le méprise ?

John. Vous êtes plutôt brillante, je n'arrive pas à concevoir que vous ne le méprisiez pas.

Cecilia. Je ne le méprise pas du tout. Vous voulez parler de votre « gueule de bois » ?

John. Ah ! j'étais surpris que vous n'ayez fait aucune allusion à cette interview !

Cecilia. Ça ne m'intéresse pas.

John. J'oubliais que vous êtes une journaliste culturelle !

Cecilia. Susan aussi.

John. Qui est Susan ?

Cecilia. Celle qui a fait votre interview.

John. Vous la connaissez ?

Cecilia. C'est la journaliste culturelle du « Sun », je la connais forcément.

John. Vous avez l'air de la mépriser vraiment, cette fois-ci.

Cecilia. C'est le cas.

John. Pourtant, elle est beaucoup plus agréable que vous.

Cecilia. Vous êtes attendrissant l'après-midi, charmant le soir et particulièrement odieux le matin.

Miss Dolway apporte le verre d'eau.

John. Voilà, vous avez votre portrait. Pas de quoi tenir une heure...

Cecilia, à *Miss Dolway*. Merci.

Miss Dolway sort.

Cecilia. Vous savez, j'ai repensé à votre histoire.

John. Laquelle ?

Cecilia. Celle de votre ami, qui s'est tué pour une fille.

John. Je vous ai raconté cette histoire ?

Cecilia. Oui !

John. Il faut vraiment que je dise à mon attachée de presse de ne pas prendre de RDV l'après-midi.

Cecilia. Je ne suis pas d'accord avec vous.

John. Je vous assure que je lui dirais vraiment !

Cecilia. Je ne parlais pas de ça. Je ne suis pas d'accord avec vous sur l'angoisse.

John. Qui vous demande votre avis ? Il n'y a pas à être d'accord ou pas ; chacun voit midi à sa porte !

Cecilia. Une expression aussi triviale dans votre bouche est bien décevante.

John. Vous voyez, l'avantage avec les prostituées, c'est qu'elles n'essaient pas de faire de l'esprit.

Cecilia, *qui reste très calme*. Ce qui ne veut pas dire qu'elles n'en ont pas.

John. Ce qui est pénible, avec vous, c'est que vous voulez toujours avoir le dernier mot.

Cecilia. Non, ce qui est insupportable, c'est que j'arrive toujours à l'avoir.

John sourit.

Cecilia. Au fait, l'homme qui est sorti de chez vous hier quand je suis arrivé, je le connais.

John. L'avocat ?

Cecilia. Oui, c'est Charles Borman. Un collègue de mon mari.

John. Votre mari est aussi avocat d'affaires ? Je comprends mieux maintenant...

Cecilia. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

John. Qu'on ne peut pas aimer passionnément un avocat d'affaires !

Cecilia. Une journaliste vit avant tout pour son métier. Je suis souvent ailleurs, je dois m'absenter...

John. Pour aller à Deauville.

Cecilia. ... et je ne connais pas d'homme qui accepterait que je sois si peu présente.

John. Eh ! bien... Un homme qui soit si patient...

Cecilia. C'est rare, un homme patient, vous ne pensez pas ? Votre ami, là...

John. Encore ! Décidément, cette histoire vous obsède !

Cecilia. Il n'a pas été très patient.

John. Vos théories sur les hommes et les femmes ne m'intéressent pas. Elles sont souvent sans intérêt !

Cecilia. Je suis d'accord avec vous.

John. Ah ! Vous pouvez être conciliante...

Miss Dolway entre.

Miss Dolway. Une Madame Jane a téléphoné et elle a demandé...

John, *la coupant*. Une bonne fois pour toutes, vous pouvez cesser cette manie de dire Madame ou Monsieur devant des prénoms ? Quelle Jane ?

Miss Dolway. Apparemment, elle a très bien connu Monsieur.

John change complètement de visage quand il comprend de qui il s'agit.

John. Jane... Jane Pickles ? De Leeds ?

Miss Dolway. Oui, elle a insisté pour rencontrer Monsieur.

John. Vous... Pourquoi ?

Miss Dolway. Pourquoi, quoi ?

Cecilia. Oui, John qu'est-ce qu'il y a ?

John, *énervé*. Est-ce qu'elle vous a dit pourquoi elle voulait me voir ?

Miss Dolway, *troublée*. Non et ne vous énervez pas comme ça !

John. Qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

Miss Dolway. Elle a beaucoup insisté pour parler avec vous mais j'ai respecté les consignes de Monsieur. Je vous en parle parce qu'elle m'a dit...

John. Oui, oui, bon. Elle vous a laissé un numéro je suppose ?

Miss Dolway. Oui.

John. Alors rappelez la et dites-lui qu'elle peut venir demain.

Miss Dolway, *plus troublée encore*. Bien Monsieur.

Miss Dolway sort.

John, *à Cecilia*. Je dois vous demander de partir, vous voyez, j'ai des choses à organiser.

Cecilia. Mais j'ai dit à mon mari que j'étais à Deauville jusqu'à demain.

John. Eh ! bien allez à Deauville, je vous paie le billet.

Cecilia. Pourquoi vous mettre dans cet état ?

John, *se dirigeant vers le téléphone*. Je vous demande de partir. Je dois trouver une femme.

Cecilia. C'est agréable.

John, *composant un numéro*. Une femme qui doit jouer le rôle de mon épouse ! Ne cherchez pas à comprendre.

Cecilia. Je ne comprends pas tout, mais je peux le jouer si vous voulez.

John, *pendant que ça sonne*. Non, vous connaissez le futur mari de mon ex-femme. *A Judith, à l'autre bout de la ligne*. Judith ? Est-ce que vous pouvez être là demain matin ? C'est très urgent... Vous devrez jouer ma fiancée, donc tenue correcte exigée. Entendu. *Il raccroche*.
Miss Dolway !

John est excité, il boit un verre rapidement. Miss Dolway arrive.

Miss Dolway. Oui ?

John. Où est mon costume ?

Miss Dolway. Quel costume ?

John. J'ai bien un costume.

Miss Dolway. Vous aviez celui de votre mariage mais vous m'avez demandé de le jeter tellement il était usé.

John. Et celui pour mes dédicaces ?

Miss Dolway. C'était votre costume de mariage !

Cecilia. Vous n'en faites même plus de dédicace.

John. Oui, bon, trouvez-moi un tailleur qui puisse m'en faire un pour demain.

Miss Dolway. Ca va être simple !

Elle sort.

Cecilia. Je suis curieuse de savoir pourquoi cette femme vous met dans un tel état.

John. Miss Dolway ?

Cecilia. Non, vous voyez bien de qui je veux parler.

John. Ca ne vous regarde pas.

Cecilia. Et moi, je fais quoi ?

John. Vous rentrez et vous dites que vous avez été rappelée pour un autre sujet ici, débrouillez-vous !

Cecilia. Non, je ne peux pas rentrer chez moi maintenant.

John. Vous êtes bien une journaliste.

Cecilia. C'est-à-dire ?

John. Un morpion qui s'accroche. Bon, vous pouvez encore rester ici cette nuit mais demain matin vous rentrez !

John part vers sa chambre.

Cecilia. Où allez-vous ?

John. Je vais me recoucher.

Il sort. Cecilia reste seule, regarde autour d'elle, sourit.

IV.

Le lendemain matin. Judith est dans le salon avec Miss Dolway.

Miss Dolway. Monsieur, Madame Judith est là.

Judith. Je commence le compteur à l'heure où je suis arrivée.

Miss Dolway, *criant de plus belle*. Monsieur, le compteur est commencé !

John entre. Il porte le costume qui lui a été fait.

John. Doucement, hein.

Miss Dolway. Votre petit déjeuner, comme d'habitude ?

John. Non, surtout pas. Allez acheter du jus de canneberge.

Miss Dolway. Du jus de cannerberge.

John, *pressant*. Oui, allez !

Miss Dolway sort, ahurie.

John, *à Judith*. Ça ne va pas être possible, cette tenue.

Judith. Pourquoi ? C'est le modèle « femme d'affaires ».

John. Vous me voyez fiancé avec une femme d'affaires ?

Judith. Je ne vous vois pas fiancé du tout.

John. La question n'est pas là. J'aurais préféré un style plus... bohème. *Avisant le décolleté de la chemise que porte Judith*. Et puis cachez moi un peu tout ça, ça déborde, ça fait vulgaire.

Judith. Une femme d'affaires met ses atouts en avant.

John. Même un samedi ? Je voulais un style bohème !

Judith. Il fallait me le dire au téléphone. Sinon je vais me changer chez moi mais je vous facture l'aller-retour.

John. Non, non, ça va.

Judith. Bon alors vous devez déjà me régler la première heure. Vous savez que je me fais payer en avance...

John, *sortant un billet d'une boîte*. Oui, oui, je sais...

Cecilia entre en venant de la chambre, habillée comme la veille. Judith la dévisage, perplexe.

John, *à Judith*. Rassurez-vous, ce n'est pas une professionnelle.

Judith. Vous n'avez pas de compte à me rendre.

Cecilia. C'est charmant en tout cas. C'est votre fiancée alors ? Je n'aurais pas imaginé que vous l'auriez choisie comme ça.

John. Eh ! bien je me passe de vos commentaires.

Cecilia. Bon, je m'en vais, je m'en vais.

Miss Dolway entre.

Miss Dolway. Monsieur est encore là.

Charles entre, en colère. Il est stoppé par la surprise de trouver Cécilia.

John. Vous pouvez avoir la courtoisie d'attendre qu'on vous dise d'entrer !

Charles. Cecilia ?

Cecilia. Bonjour Charles. Quelle coïncidence !

Charles. Je me serais bien passé de cette visite mais je dois parler avec ce... Mais vous, que faites-vous ici ?

Cecilia. Une interview.

Charles. Vous n'étiez pas aux Etats-Unis ?

Cecilia. J'ai été rappelée d'urgence par la chaîne pour couvrir les fiançailles de ces deux-là.

Charles. Ah ?

Judith, *avec aplomb*. Bonjour, je suis Judith. A qui ai-je l'honneur ?

Charles, *très surpris*. Maître Charles Borman. Je... Mais Mary ne m'a rien dit.

John. Elle n'est pas au courant. Voilà, je suis désolé mais vous arrivez à un très mauvais moment.

Charles. Je suis encore plus désolé que vous, je pensais vous avoir convaincu hier d'être raisonnable.

John. Et alors ? Je n'ai rien fait depuis qui n'ait pas respecté mon engagement.

Charles sort un papier de sa poche.

Charles. Et ça ? Publié dans le « Daily ». Une demi-page sur votre mariage. Et le nom de Mary est dévoilé !

John regarde l'article.

John. Mais je n'y suis pour rien, moi ! Je n'ai jamais parlé avec cette Rachelle Blue. Elle a dû reprendre l'information du « Sun » et elle en a rajouté avec du bla bla qui ne vient pas de moi, je vous la garantis.

Charles. Ah oui ? Alors comment peut-elle connaître tous ces détails ? La date, le lieu du mariage ; le nom de votre ex-femme ?

John. Vous ne comprenez rien au journalisme, mon vieux. Cecilia, expliquez lui, puisque Monsieur est un ami.

Cecilia. Charles, il a raison. Nous avons tous des informateurs dans différents services. C'est très facile d'obtenir ce type de détails. Je suis désolé pour Mary.

Charles, à *John*. Je suis sûr que vous l'avez aidée !

John. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ! Je vous répète que je n'ai jamais parlé à cette femme !

Charles. Pour nous salir ; pour salir Mary.

John. Si vous savez à quel point je me fous complètement et de vous et de votre mariage avec Mary. Mais je suis désolé pour elle aussi, croyez bien que je suis sincère. De toutes façons, Cecilia pourra témoigner que je n'ai pas pu hier entrer en contact avec cette journaliste.

Cecilia, *gênée par cette révélation*. Tout à fait... Car j'étais moi-même avec Rachelle.

Charles. Au festival ?

Cecilia. Bien sûr, elle couvre les pages culturelles du « Daily », forcément elle y était. Et je peux vous assurer qu'elle ne se serait pas privée de me raconter qu'elle avait eu les confidences de John, si ça avait été le cas. Elle est verte de jalousie depuis qu'elle sait que j'ai obtenu l'exclusivité d'une interview sur leur mariage.

Judith, *qui réagit tout d'un coup, avec le même aplomb*. Et puis je peux vous dire qu'il est très heureux de m'épouser et je vous trouve très indélicat de venir suggérer sous mon nez qu'il puisse encore avoir des sentiments pour son ex-femme au point de vouloir lui faire du tort.

Charles. Je n'ai jamais prétendu qu'il pouvait...

John. Là-dessus, vous pouvez être absolument sans crainte.

Judith, *qui continue de jouer les femmes outragées*. Alors quel serait son mobile ?

John, *amusé par le jeu de Judith*. Calme-toi chérie.

Judith. Ah non ! à *Charles*. Monsieur, vous êtes entré ici sans y être invité et je ne vous laisserai pas venir nous agresser chez nous impunément. Je vous prierai de bien vouloir partir et de régler cette affaire avec les personnes concernées, en l'occurrence cette Rachelle Green.

John. Blue.

Judith. Peu importe la couleur. Miss Dolway, veuillez raccompagner Monsieur.

Cecilia, à *Charles*. Ne parlez pas de moi à Rachelle, surtout. Le journalisme est un petit monde et...

Charles. Je comprends, oui ; je compte aussi sur votre discrétion.

Cecilia. Bien sûr.

Charles sort avec Miss Dolway.

Judith. C'est un rôle très excitant.

Cecilia, à *John*. Merci John ; je n'aurais pas aimé vous connaître pendant la seconde guerre mondiale.

John. Cecilia, dois-je vous rappeler que Londres n'était pas occupé ?

Cecilia. Vous m'avez très bien comprise.

John. Si j'étais prêt à vous compromettre, c'est parce que je suis sûr que vous y êtes pour quelque chose.

Cecilia. Et comment aurais-je pu savoir tout ça ? Nous n'avons pas parlé une seule fois de votre mariage.

John. Non, mais je comprendrais mieux pourquoi vous avez tellement insisté pour rester passer la nuit ici. Vous avez pu fouiner, j'ai le sommeil lourd.

Judith. Je confirme, surtout quand il a bu.

Cecilia. Je suis resté parce que j'en avais envie ; je ne connais même pas cette fille ! J'ai tout inventé pour qu'on soit débarrassé de lui !

John. Je croyais que le journalisme était un petit monde ?

Cecilia. Je la connais de nom mais je ne la fréquente pas !

John. Bon, je crois que vous pouvez partir maintenant.

Cecilia. Je vais aller récupérer mes affaires.

Elle sort vers la chambre.

John, à Judith. En fait, ça peut être agréable d'avoir une femme !

Judith. Vous avez oublié que vous en aviez une ?

John. Je parlais d'une femme comme vous !

Judith. Elle vous plaît alors la femme d'affaires ?

John. Elle est parfaite !

Cecilia revient avec un petit sac.

Cecilia. Je reviendrai pour le reportage.

John. Je ne vous ai toujours pas donné mon accord.

Cecilia. Vous êtes décidément un mufle.

Judith. C'est pour ça que je fais toujours payer en avance !

Cecilia. Mais je ne suis pas une pute !

Judith. Question de mots.

Cecilia, de plus en plus énervée. Pardon ?

Miss Dolway entre.

Miss Dolway. Miss Pickles est arrivée.

John, paniqué. Quoi ? Mais elle est en avance !

Miss Dolway. Je dois lui dire de revenir plus tard ?

John. Non, non, mais faites la patienter.

Miss Dolway sort.

John. Judith, nous n'avons pas eu le temps de nous préparer. Jouez la femme amoureuse, la vie en harmonie, vous voyez ?

Judith. Non, mais je vais essayer.

Cecilia. Bon, je vous laisse, mais j'arriverai à connaître le fin mot de cette histoire.

John. Cecilia, attendez, restez !

Cecilia. Pourquoi ?

John. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle arrive si tôt ; faites comme si nous étions en entretien pour notre futur mariage. Sortez votre carnet, votre stylo.

Cecilia. Après la façon dont vous m'avez traité, vous voudriez que je vous rende service ?

John. Je vous promets que je ferai votre reportage !

Cecilia. Qu'est-ce qui me le garantit ?

Judith. Voilà ! Toujours demander un acompte, vous apprenez vite !

Cecilia. Votre gueule !

John. Cette histoire que je vous ai racontée au sujet de ce garçon au lycée ? C'était moi. Et la fille est dans l'entrée. Maintenant que je vous ai dit ça, vous pouvez avoir confiance.

Cecilia, après une courte hésitation et s'asseyant. D'accord.

Judith. Ce n'est pas cher payé.

John, *appelant*. Miss Dolway !

Miss Dolway arrive.

John. Vous pouvez la faire entrer.

John s'installe près de Judith, lui prend la main. Tous les trois font comme s'ils étaient en interview. Jane entre. John se lève aussitôt.

John. *Se levant pour accueillir Jane avec fierté et un ton un peu exaspérant.* Excuse-moi, nous étions en train de préparer un documentaire pour la BBC.

Jane. Non, c'est moi qui suis désolée, je suis un peu en avance.

John. Je t'en prie, je t'en prie ! *Lui désignant un fauteuil.* Assieds-toi. Quelle surprise ! Ça fait quoi, 15 ans ?

Jane. Ne sois pas mesquin en me rappelant que tout ce temps a déjà passé.

John, *manifestement troublé.* Tu n'as pas changé en tout cas, tu es toujours aussi... Bref... Je te présente Cecilia de la BBC, c'est elle qui va réaliser le documentaire...

Cecilia, *qui se lève pour la saluer.* Enchantée.

Jane, *en lui serrant la main.* Ah ! ce n'est pas toi qui l'écrit ?

John. Non, c'est un portrait, en fait. *Continuant les présentations.* Et voilà Judith, ma fiancée.

Judith, *qui se lève à son tour ; John la regarde avec presque de l'admiration.* Bonjour.

Jane, *lui serrant la main aussi.* Bonjour. *En s'asseyant et en s'adressant à John, avec malice.* Tu vas te remarier alors ? Je croyais que le mariage était une longue gueule de bois !

John, *un peu hypocrite.* Tu connais les journalistes ! J'avais dit en plaisantant que mon premier souvenir était la gueule de bois ue j'avais eu le lendemain et tout a été déformé ! Non, je t'assure, nous avons vécu des années très heureuses et puis l'usure, les absences pour les tournées de promotion....

Jane, *à Judith.* Et vous pensez pouvoir supporter tout ça ?

Judith, *avec le même aplomb qui surprend John et Cecilia.* Je suis directrice d'une entreprise d'import-export ; je suis très prise aussi donc ça me convient très bien. *Elle embrasse John.*

John, *perturbé mais qui essaie de garder une certaine maîtrise.* Jane, tu veux boire quelque chose ?

Jane. Si je tombe à un mauvais moment, je peux repasser plus tard.

John. Non, non, il n'y a pas de problème. Nous avons terminé, Cecilia allait partir. Miss Dolway ! *A Jane.* Tu aimes toujours le jus de canneberge ?

Jane. Quelle mémoire !

John. Figure-toi que depuis que je t'ai connue, c'est devenu aussi ma boisson de prédilection.

Miss Dolway entre.

John. Du jus de canneberge pour tout le monde ?

Miss Dolway. Du jus de canneberge ?

John. Oui, je vous ai bien demandé d'en acheter ce matin ?

Miss Dolway. Je pensais que Monsieur plaisantait.

John. Non, je ne plaisantais pas ; il n'y en a déjà plus en réserve !

Jane. Je peux aussi bien me contenter d'un verre d'eau.

John. Mais non, Miss Dolway va aller en acheter, n'est-ce pas ? Le magasin est à dix minutes !

Miss Dolway sort, perplexe.

Cecilia. Ce qui serait intéressant Jane, le temps que nous ayons notre jus, c'est que vous me parliez un peu de John à l'époque du lycée.

John. Jane n'est pas venue pour ça, je suppose.

Jane. Oui, c'est un peu gênant...

Cecilia. Mais non, c'est très bon pour le portrait ! Dites-moi comment il était, ses rapports avec les professeurs, etc.

Judith, *regardant sa montre*. Le parcmètre, chéri !

John. Ah ! oui, heureusement que tu es là pour m'y faire penser.

Il sort un billet.

Jane. Autant pour le parcmètre ?

John, *gêné*. Ah ! oui tu n'imagines pas ce que le stationnement a augmenté à Londres. A Judith. Tu y vas chérie ?

Judith. Où ça ?

John. Mettre l'argent dans le parcmètre.

Judith. Ah !

Elle sort.

Cecilia. Vous repartez quand à Leeds ?

Jane. Demain soir.

Cecilia. Alors je vous propose de nous voir demain au déjeuner et nous parlerons un peu souvenirs.

Jane. Je ne suis pas sûr que John soit d'accord.

John. Oui, je ne vois pas l'intérêt de faire cet entretien.

Cecilia. John, vous m'avez promis d'être coopératif. Il faut bien que j'entende aussi des témoins.

Jane. Excusez-moi mais où est la salle de bains ? Je me retiens depuis tout à l'heure mais là je ne tiens plus !

John. Bien sûr, bien sûr, c'est par là !

Jane sort.

John. A quoi vous jouez ?

Cecilia. J'ai fait ce que tu m'as demandé ; je récupère ce que tu m'as promis.

John. Ce n'était pas convenu avec elle.

Cecilia. Ce n'était pas assez cher payé.

John. A quoi ça va servir ?

Cecilia. A mieux comprendre peut-être... John, organise ce déjeuner.

John. Non.

Cecilia. Tu veux que je lui dise qui est vraiment ta future femme ?

John. Tu veux que je dise à ton mari qui est la sienne ?

Cecilia. Il le sait.

John. Vraiment ?

Cecilia. Oui, c'est un mariage de façade. Mon mari est gay, John. Mais dans le monde des affaires, ce n'est pas très bien accepté. C'est un ami d'enfance, on s'entend très bien et chacun fait ce qu'il veut !

John. Mais pourquoi lui mentir alors ?

Cecilia. Je ne lui ai pas menti. Il sait où je suis.

John. Tu aurais pu rentrer chez toi alors !

Cecilia. J'ai préféré rester : j'ai bien fait !

John, *complètement déboussolé par ce qu'il vient d'apprendre. C'est... Mais alors c'est...*

Cecilia. Immoral ?

John. Non, je déteste ce mot !

Cecilia. Mais tu l'as pensé ! Ecoute, je t'assure que je n'y suis pour rien pour le nom de Mary dans la presse. Même si j'avais eu l'information, ça ne m'aurait pas intéressée. J'ai la prétention de me considérer au-dessus de ça. Je ne cherche pas à te piéger. 48h avec un des écrivains les plus en vue de Londres, ce n'est pas pour remplir la rubrique des potins. Je suis vraiment intéressé par ton œuvre, pas par ta vie.

Miss Dolway entre.

Miss Dolway. J'ai le jus de canneberge Monsieur.

Jane revient dans le salon.

John. Nous avons le jus de canneberge !

Jane. Ah !

Cecilia. Je vous laisse. On se voit demain alors ?

John. D'accord.

Jane. Tu t'es décidé finalement...

John. Oui, elle m'a convaincu... Si ça ne te dérange pas...

Jane. Non, ça me va.

Cecilia. A demain alors, midi et demie.

Elle sort. Pendant ce temps, Miss Dolway sert les jus.

Jane. Ta fiancée n'est toujours pas revenue ?

Miss Dolway. Je l'ai croisée en revenant des courses, elle discutait avec la voisine.

John. Ah elle discute ?

Miss Dolway. Oui du jardin.

Jane. Tu as un jardin ?

John. Oui... Enfin, non, elle devait parler du sien... de celui de la voisine. Le mien c'est une jungle. *A part, à Miss Dolway.* Et moi je ne la paie pas pour qu'elle discute avec la voisine !

Miss Dolway rit et sort.

John. Désolé pour tout ça.

Jane. Non, c'est moi, je suis arrivée tôt.

John. Ca ne te dérange pas ce déjeuner demain ?

Jane. C'est un peu gênant mais...

John. C'est une journaliste sérieuse. La seule que je considère à Londres !

Jane. D'accord.

John. Tu ne m'as pas dit pourquoi tu étais venue ?

Jane. Je me rends compte que je tombe mal... En plein préparatifs de mariage...

John. Ce n'est pas nous qui nous en occupons.

Jane. Oui, je m'en doute.

John. Alors ?

Jane. Je voulais te dire... J'ai lu « Vertiges ».

John. Oui, il est sorti il y a 7 ans, tu as mis le temps !

Jane. Non, je l'ai lu à sa sortie... Mais d'abord, j'ai été en colère...

John. En colère ? Tu étais en colère ?

Jane. Oui que tu te serves de notre histoire pour écrire un roman...

John. Je ne me suis pas servi de notre histoire, Jane, je me suis servi de la vie, et tu remarqueras d'ailleurs que le roman en dévie complètement, parce que toute tentative

d'écrire la vie est vouée à l'échec, encore plus quand il s'agit d'amour, rien ne vaut plus d'être écrit sur le sujet si on n'invente pas...

Jane. Mais je me suis sentie d'une certaine manière...

John. Tu n'aurais pas dû ! Tu n'es pas Eléonore. Quand tu écris, les personnages prennent avec violence une autonomie que tu n'imagines pas. Ce n'est pas ton histoire, ce n'est pas la mienne, ça devient la leur.

Jane. Mais les sentiments que tu décris...

John. Il y a un moment où tu es plus préoccupé par le style que par l'histoire. Mais il doit servir les personnages, toujours. Ils s'approprient même tes propres sentiments. Ils ne te laissent plus aucune place.

Jane. Est-ce que tu peux me laisser parler s'il te plaît ?

John. Imagine d'abord que tous ceux que j'ai connus viennent frapper à ma porte pour me reprocher de leur avoir volé une part d'eux-mêmes...

Jane. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

John. Tu m'as dit avoir été en colère

Jane. Tu ne m'as pas laissé finir.

John. Je termine d'abord.

Jane. Je vois que c'est toujours aussi compliqué de parler avec toi.

John. Je... Bon, vas-y.

Jane. Je suis venue parce que j'ai relu le livre il n'y a pas longtemps ; avec plus de recul. Je l'ai trouvé beau, vraiment.

John. Merci.

Jane. Je ne pensais plus à moi ; à nous. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de penser à quel point tu avais souffert.

John. Encore une fois, ce n'est pas moi. Je reçois chaque jour des lettres de parfaits inconnus qui m'écrivent que j'ai écrit leur histoire, que j'ai su mettre des mots sur ce qu'ils avaient vécu. Ça n'a plus rien à voir avec nous. Alors je te le redis : imagine que tous ceux que j'ai connus viennent frapper à ma porte pour me reprocher d'avoir volé une part d'eux-mêmes, je leur répondrais que je l'ai volé à tout le monde.

Jane. Et c'est à partir de ta petite personne que tu es capable de savoir ce qui va toucher autant de gens ?

John. Non. De moi et des autres, de ce que je vois, de ce que j'entends. Et ça t'apprend l'humilité tu sais : quand tu as des milliers de lecteurs, tu te rends compte que tu n'es pas un cas à part.

Jane. Désolée, je n'étais pas venue pour t'agresser.

John. On ne dirait pas ! Tu étais venue pour quoi alors ?

Jane. C'est ridicule en fait, je pensais que nous devrions parler de tout ça... Après 15 ans ! C'est bête, hein ? Bien sûr que tu es passé à autre chose... Tu as été marié, tu vas te remarier...

John. Bon. Tu restes quand même pour déjeuner demain ?

Jane. Oui.

Judith revient.

Judith. Mon chéri, le jardin de la voisine est magnifique. Elle a même un potager. Il faut absolument faire quelque chose avec le nôtre. Vous l'avez vu Jane, c'est une vraie jungle !

Jane. Je n'ai même pas visité la maison.

Judith. Alors je vais m'en occuper. A tout de suite mon chéri. *Elle l'embrasse et sort avec Jane.*

John, *resté seul.* Miss Dolway !

Miss Dolway arrive. John lui tend son verre.

John. Ajoutez de la vodka dans le jus de canneberge s'il-vous-plaît !

Miss Dolway. Madame a raison pour le jardin.

John. Vous écoutez aux portes maintenant ?

Miss Dolway. Toujours, il n'y a pas de quoi s'occuper toute une journée ici.

Miss Dolway sort avec le verre de John. Judith revient dans le salon.

Judith. Je viens récupérer nos verres.

John. Dis donc, c'est quoi cette histoire de jardin ?

Judith. Ca donne de la crédibilité à notre couple !

John. Et je ne vous paie pas pour que vous discutiez avec la voisine !

Judith. Ce temps-là, je ne vous l'ai pas décompté. Bon, je vais rejoindre votre amie.

John. Ce n'est pas mon amie. Et faites attention, elle va vous poser des questions piège sur l'import-export.

Judith. Et je saurai y répondre : c'était le travail de mon père.

John. Votre père ?

Judith. Oui, enfin, il est mort maintenant. Et puis, vous savez, je suis plus en position de lui poser des questions !

John. A votre père ?

Judith. Non, à Jane. Vous savez par exemple comment elle vous a retrouvé ?

John. Non, je ne lui ai même pas demandé...

Judith. Elle s'est faite passer pour une journaliste du « Time » auprès de votre attachée de presse !

John. Il faut vraiment que je la vire !

Judith. Vous ne pouvez pas, elle est employée par votre maison d'éditions !

Miss Dolway revient avec le verre rempli de vodka.

Miss Dolway. Et en plus, vous couchez avec elle !

John, *agacée par sa remarque*. Merci Miss Dolway.

Judith. Vous êtes piégé par votre proxénète en quelque sorte !

Judith s'apprête à sortir quand John la retient.

John. Attendez, votre père travaillait dans l'import-export ?

Judith. Vous pensez déjà à un sujet de roman ?

John. Non pourquoi ?

Judith. Une pute de luxe qui avait un père dans l'import-export, c'est une bonne base. Vous n'imaginiez pas qu'une fille comme moi puisse avoir eu des parents, hein ?

John. En fait, je n'y ai jamais pensé.

Judith. Personne n'y pense jamais. Vous voyez, ça ferait un beau sujet !

Elle sort.

Miss Dolway. Je ne sais pas ce que vous faites Monsieur, mais je sens bien que vous n'êtes pas dans votre état normal.

John. Et ce serait quoi mon état normal ?

Miss Dolway. C'est justement de tout faire pour ne pas paraître normal. Je ne vous ai jamais vu mettre autant d'acharnement à faire l'inverse.

John. Il faut bien que j'arrive encore à vous surprendre.

Miss Dolway. Je sens que ce déjeuner demain est une très mauvaise idée.

John. A ce propos, vous avez pensé préparer quoi ?

Miss Dolway. C'est mon jour de congé Monsieur.

John. Ah ! bon, je me débrouillerai.

Miss Dolway. Je peux bien le décaler, je n'avais rien de prévu avec mon mari.

John. Comme d'habitude.

Miss Dolway. Mon mari est quelqu'un qui n'aime pas prévoir !

John. C'est surtout quelqu'un qui aime ne rien faire !

Miss Dolway. Vous voilà de nouveau désagréable, je suis rassurée. Je préparerai un brunch demain et je vous quitterai tôt.

Elle sort. Jane et Judith reviennent.

Jane. Ta femme a raison, tu pourrais faire quelque chose de formidable dans ce jardin.

John. Ma future femme, nous ne sommes pas encore mariés.

Judith, à Jane. C'est moi qui ai tenu à ce mariage mais John s'est beaucoup investi dans l'organisation.

Jane. Où se déroulera la cérémonie ?

John, pris au dépourvu, improvise une réponse. A l'Eglise Sainte-Alphonsine.

Jane. Sainte-Alphonsine ?

John. Oui, c'est une petite église de quartier, pas très loin d'ici. Et toi, tu es mariée ?

Jane. Oui. Mais j'ai gardé mon nom de jeune fille.

John. Des enfants ?

Jane. Pas encore.

Judith. Ecoute chéri, c'est intime ces choses-là.

Jane. Vous vous êtes rencontrés comment ?

John, *du tac au tac, il s'attendait à la question*. Dédicace. A la librairie Smith.

Judith. Le coup de foudre ! Il m'a signé son livre et je suis revenue ensuite. Je me suis dis : « s'il te reconnaît, tu lui proposes de dîner avec toi ».

John. Voilà... Je l'ai reconnue et j'ai noté mon numéro de téléphone sur la page de garde.

Jane. C'était lequel ?

John. Quoi donc ?

Jane. C'était quel roman ?

John. Ah... oui...

Judith. « Les lois de la conservation ».

Jane. Ah ! je ne le connais pas celui-là.

Judith. Pour parler franchement, ce n'est pas son meilleur. *A John*. Oh ! mon chéri tu le sais ! Je peux vous assurer que des hommes que je rencontre, John est de loin le plus gentleman.

Jane. Des hommes que vous rencontrez ?

Judith. Oui, des clients.

John. Dans l'import-export.

Judith. Ah ! oui, bien sûr... Et vous Jane qu'est-ce que vous faites ?

Jane. Je suis institutrice dans une petite école de la banlieue de Leeds.

John. C'est déjà ce que tu voulais faire au lycée.

Jane. Eh ! oui...

Judith. Et votre mari ?

John. Ne me dis pas qu'il est avocat !

Judith. Non, il est professeur. Professeur d'histoire. Bon, je vais vous laisser, vous avez sûrement beaucoup de choses à faire. *Elle se lève.* On se voit demain midi alors ?

John. Oui, Miss Dolway nous préparera un brunch.

Jane. Parfait. *A Judith.* Au revoir, j'ai été enchantée.

Judith. De même.

Jane part.

Judith. Vous savez, je ne suis pas sûr qu'elle y croie à tout ça.

John. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Judith. Je ne sais pas. Elle est suffisamment intelligente pour le sentir.

John. Avec votre imagination, je suis sûr que non !

Judith. C'est mon métier !

John. Je ne savais même pas que vous connaissiez le nom d'un seul de mes romans.

Judith. Je l'ai vu tout à l'heure quand je faisais visiter la maison !

John. Ah ! je me disais aussi.

Judith. Mais j'en ai lu un, votre premier !

John. Décidément...

Judith. Décidément quoi ?

John. Rien. *Légère pause.* Vous pensiez vraiment ce que vous disiez sur les goujats ?

Judith. Oui assez. Sauf quand vous dites que je transpire la nuit.

John. La vérité, c'est que je me suis levé pour descendre aux toilettes et que je n'ai pas eu le courage de remonter les escaliers.

Judith. Et maintenant vous vous sentez prêt à les monter ? Il vous reste une demi-heure avant le prochain parcètre !

John. Je ne sais pas si je suis d'humeur. Je peux garder ce crédit pour demain ?

Judith. Désolé, ce n'est pas reportable.

John. Alors je crois que je vais me laisser tenter. *Se dirigeant vers la chambre.* Après vous ma promise !

Noir.

V.

Judith, John, Cecilia et Jane sont dans le salon. Sur la table basse, un plateau avec une théière, des tasses, un sucrier : ils viennent de terminer leur déjeuner.

Cecilia. Merci beaucoup Jane, qui aurait pu imaginer ça ? John Malowe, clown de son lycée !

John. Vous n'allez pas faire tout le portrait là-dessus ?

Cecilia. C'est très intéressant de montrer cet aspect-là... C'est tellement différent de ce que vos romans donnent à voir.

Judith. Dans l'intimité je le trouve très drôle. Il peut même être doux parfois.

Jane, *très à l'aise à présent*. C'est vrai. A Cecilia. Pour votre reportage, vous devriez interroger mon mari, ils étaient très proches autrefois.

John. Pardon ?

Jane. Oui, tu te souviens forcément de Jeff Barry ?

John. Tu es mariée avec Jeff ?

Jane. Oui.

John. Je ne savais pas... Depuis le lycée ?

Jane. Non, depuis notre première année de fac.

Judith. Ah, donc c'est lui le prof d'histoire ?

Jane. Oui. A John. Tu sais qu'il a toujours été un passionné d'histoire. Il a lu tes romans d'ailleurs. Quelques-uns en tout cas. Il aime beaucoup.

Cecilia. Donc, ce Jeff était ton meilleur ami au lycée ?

John, *déboussolé*. Oui, nous étions tout le temps ensemble.

Cecilia. Eh ! bien oui, je veux bien le rencontrer.

John. Il sait au moins que tu es venu ici ?

Jane. Oui.

Mary entre comme une furie, suivie de Miss Dolway qui n'a pas réussi à la calmer. Elle gifle tout de suite John.

Miss Dolway. Je n'ai rien pu faire.

Mary. Espèce de salaud !

John. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Mary. Comment tu as pu donner mon nom ?

John. Encore cette histoire ? Mais je l'ai déjà expliqué à ton mari...

Mary. Oui, oui c'est ça et tu l'as bien embobiné ; je te connais, va !

John. Je t'assure que je n'y suis pour rien.

Cecilia. Ecoute Mary, c'est vrai, il n'y est pour rien !

Mary. Ah ! parce que tu crois que je n'ai pas compris ?

Cecilia. Compris quoi ?

Mary. Que vous êtes de mèche ensemble.

Cecilia. Ecoute c'est vraiment le genre d'informations qui ne m'intéresse pas...

Mary. Vous avez couché ensemble ?

Cecilia. Quoi ?

Mary. Vous couchez ensemble ?

Judith. Madame, je vous prierais de bien vouloir partir, vous n'avez pas à venir porter de telles insinuations sous mon toit.

Mary. John, tu peux m'expliquer pourquoi ta pute joue à ta future fiancée ?

John, *dépité*. Mary, je te présente Jane.

Mary. Vous êtes Jane. Jane Pickles ?

Jane, *qui se lève pour la saluer*. Oui.

Mary, *qui se calme tout d'un coup*. C'est vous alors ?

Jane. Euh... oui. *A John*. Je croyais que tu entretenais avec ta femme une entente cordiale.

Mary, *qui n'écoute pas, sous le choc*. C'est elle alors ? Celle à qui tu pensais encore quand nous étions ensemble ?

John, *blème*. Oui.

Miss Headempty entre à son tour.

John. Qu'est-ce que vous faites là ?

Miss Headempty. Mary m'a appelé.

John. Et alors, vous n'êtes pas son attachée de presse !

Miss Headempty. Sauf que c'est formidable ! Elle va parler dans la presse, ça vous fera une belle publicité !

John, *à Mary*. Quoi ?

Mary. Tu m'as salie, alors j'ai fini par dire oui.

John, *s'énerv*e. Mais enfin vous croyez quoi, que vous pouvez arriver chez moi et faire comme si c'était normal ? *A Mary*. Toi tu penses que tu as le droit de venir comme ça ?

A Jane. Toi du débarques quinze après, la bouche en cœur, en te demandant la bouche en cœur si je n'ai pas trop souffert ? Et pour finir par m'apprendre que tu es mariée avec Jeff ! Il n'y avait pas plus opposé de moi que Jeff !

Jane, *qui s'énerv*e *à son tour*. Justement ! Avec toi, c'était toujours trop !

Mary. Oui, c'est ça, trop ! Toujours trop !

John. Et vous croyez que vous pouvez venir chez moi pour me dire ça ? Ça veut dire quoi d'abord, trop ? Trop quoi ?

Jane. Trop expansif, trop amoureux, trop exigeant ! On n'existe pas à côté de toi !

Mary. Regarde, même le fait de jouer cette comédie est complètement dingue !

Miss Headempty. C'est vrai que c'est un peu ce qui s'est passé avec les autres !

John. Je vous ai demandé quelque chose à vous ?

Miss Headempty. Non mais il y a eu Jasmine, Melody, Jenny, ça s'est toujours fini de la même façon.

John. Je devrais changer de maison d'éditions ou ils devront se résoudre à changer d'attachée de presse !

Mary. Pourquoi John ? C'était déjà comme ça il y a quinze ans ! Au début c'est excitant, après ça devient lassant, et on finit par avoir peur. Rien n'est assez grand, assez beau, pour Monsieur. Quelqu'un de simple comme Jeff, c'est tout ce que je pouvais souhaiter. On

s'ennuie parfois, mais quel repos ! Et je ne suis pas venue parce que j'avais des remords... Qu'est-ce que tu crois ? Tu croyais qu'en faisant toute cette comédie, j'allais regretter ? Mais on ne te regrette pas John ! J'étais même soulagée. Seulement, je ne savais pas tout ça... Tu ne montrais rien ; on a su que tu avais été malade, que ton père t'avait envoyé en pension, et tu n'as pas donné de nouvelles...

John. Alors tu voulais savoir ce qui était vrai.

Jane. Pas moi, ça m'était égal.

John. Jeff ?

Jane. Jeff, oui.

John. Eh ! bien, tu pourras lui dire que je ne suis rien. Regarde : je suis un sujet, un client, un ex-mari, un écrivain, un employeur même, mais rien d'autre. Va, va, tu pourras lui dire.

Jane. Je vois surtout que tu te n'ennuies pas ; rien que les femmes qui sont ici, est-ce qu'il y en a une avec laquelle tu n'as pas couché ?

Miss Dolway entre.

Miss Dolway. Monsieur n'a plus besoin de rien ?

John, à Jane, avec malice. Maintenant, je peux te dire que oui, il y en a au moins une. Je ne te retiens plus maintenant.

Jane. Tu as raison.

Elle sort.

Cecilia. C'est quoi cette histoire de pension ?

John. A Miss Dolway. Un verre de vodka s'il vous plaît. A Cecilia. On va arrêter là pour aujourd'hui, vous voulez bien ?

Mary. Cette fille, tu n'as jamais pu l'oublier, pourtant elle n'en valait pas la peine.

John, à Mary. Tu ne vas pas t'y mettre non plus ? Je t'ai dit que je n'avais rien à voir avec ces déclarations dans la presse.

Mary, sincèrement compatissante. Je te crois. Je te laisse gérer tes histoires.

Elle sort.

Cecilia. Vous savez quoi John ? Vous êtes un très bon écrivain mais je vous trouve sincèrement décevant comme homme.

John. Je suis d'accord avec vous.

Miss Headempty. Vous allez quand même faire ce portrait ?

Cecilia. Oui, mais je respecterai une certaine... Enfin... Ne vous inquiétez pas John.

John. Merci.

Cecilia. Juste une chose : c'est quoi cette histoire de pension ?

John. Mes parents m'ont découvert inanimé... Je crois qu'ils n'ont pas vraiment compris mais en tout cas ils ont tenu à me mettre en pension...

Cecilia. Je vois. Nous reparlerons de tout ça. Si vous voulez...

Cecilia s'en va. Elle sera suivie de près par Miss Headempty.

Miss Headempty. J'y vais aussi. Je crois que je n'insiste pas auprès de Mary pour la suite ?

John. Non.

Miss Headempty, *s'en allant mais se retournant une dernière fois*. John, je sais ce que vous pensez mais je vous aime beaucoup... Et...

John. Je sais, je sais...

Miss Headempty s'en va. Seuls restent John et Judith.

Judith. Il vous reste dix minutes.

John. Pardon pour tout à l'heure, je vous ai manqué de respect alors que vous avez été parfaite !

Judith. Ce qui m'a le plus contrarié, vous savez, c'est de redevenir tout d'un coup une pute. C'est vrai que ça me plaisait bien, ce rôle. Quand j'ai discuté avec la voisine, je ne faisais pas semblant, vous devriez vraiment faire quelque chose avec votre jardin.

John. Est-ce que vous n'avez pas envie de vous poser ?

Judith. Monsieur, si vous saviez le nombre d'hommes qui m'ont proposé le mariage ! Vous êtes peut-être mon client préféré mais je finirai par être malheureuse et qu'est-ce que je ferai alors ?

John. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Judith. Je ne sais rien faire d'autre moi pour gagner ma vie. Je n'ai pas envie de dépendre d'un homme qui n'aura un jour plus envie de moi.

John. Je crois que j'aurai toujours envie d'être avec vous.

Judith. C'est ce que vous dites maintenant. Mais j'ai la force de ne plus croire en tout ça. Je suis une pute, peut-être, mais je veux rester libre.

John. Mais avec un père comme le vôtre, vous n'avez pas appris un métier ?

Judith. Mon père a été en prison pour blanchiment d'argent. Il s'est pendu dans sa cellule quand j'avais 13 ans.

John. Ah !

Judith. Vous savez, j'aime beaucoup plus les hommes que la plupart des femmes qui nous regardent comme des pestiférées. Elles ne supportent pas leur faiblesse, nous, nous y sommes habituées. *Une légère pause.* Les 10 minutes sont terminées.

John. Je peux vous payer une heure de plus pour que vous me parliez encore.

Judith. Non. Je vais commencer mon jour de congé.

John. Très bien.

Judith prépare ses affaires pour partir. Elle se retourne avant de quitter définitivement la maison. Les échanges qui suivent sont à la fois sur un ton badin et tendre.

Judith. Il faut que je vous dise ; hier, quand nous avons fait l'amour, je n'ai pas simulé le plaisir que vous me donniez.

John. Ça fait un an que je vous paie en moyenne une nuit par semaine, je suis ravi d'apprendre que j'ai enfin pu vous donner du plaisir !

Judith. C'est comme ça, Monsieur, on ne se donne pas facilement !

John. Mais alors, vous pourriez ne pas me compter ce moment que nous avons passé ensemble ?

Judith. Quand vous êtes employé de bureau, votre patron ne vous décompte pas de votre salaire les heures où vous avez eu du plaisir à travailler ?

John, *qui rit*. Non, vous avez raison !

Judith. Au revoir Monsieur.

John. Vous allez prendre un long congé ?

Judith. Au moins deux semaines. Vos honoraires pour ces deux jours me permettront de tenir.

John. Bonnes vacances alors.

Judith. Vous devriez en prendre aussi. Ça vous ferait du bien.

Elle sort. Miss Dolway entre et débarrasse la table.

John. Vous pouvez partir maintenant Miss Dolway.

Miss Dolway. Je vais débarrasser tout ça et rejoindre mon mari pour ne rien faire. Heureusement que je vous ai, sinon qu'est-ce que je m'ennuierais ! Je vous sers un autre verre ?

John. Non, je vais arrêter les verres un moment.

Miss Dolway. Vous voulez autre chose ?

John. Tout, sauf un jus de canneberge ! Mais j'irai me servir.

Miss Dolway. Qu'est-ce que vous allez faire ?

John. Ecrire mon prochain roman. Ce sera l'histoire d'un homme qui tombe amoureux d'une prostituée.

Miss Dolway s'apprête à partir avec le plateau.

John. Miss Dolway ?

Miss Dolway. Oui ?

John, *sincère*. Merci pour tout.

Miss Dolway. Je serai toujours près de vous Monsieur.

John. Pourquoi ?

Miss Dolway revient, repose le plateau et prend John dans ses bras.

Miss Dolway. Vous êtes mon petit John. Je ne supporte pas d'entendre du mal de vous. Il n'y a que moi qui peux en dire ! Je détesterais ce métier si je ne le faisais pas dans cette maison de fous !

John rit.

John. Merci Clara.

Miss Dolway, *se détachant de John et sur un ton affectueux* : Vous devriez prendre des congés comme Madame Judith.

Elle sort avec son plateau. John reste perplexe un moment puis prend le téléphone.

John, *au téléphone*. Allô Judith ? Je vais prendre des vacances aussi, qu'est-ce que vous diriez de partir ensemble ? *Pause. John se décompose.* Ah je comprends. Non bien sûr, vous me donnerez son numéro alors. *Pause.* Oui, c'est ça. Bonne continuation. *Il raccroche.*

Miss Dolway entre ; habillée pour partir.

Miss Dolway. Elle ne veut plus vous voir, Monsieur ?

John. Non.

Miss Dolway. Elle a sûrement ses raisons.

John. Je partirai quand même, je vous donne vos deux semaines. Profitez-en pour faire quelque chose avec votre mari.

Miss Dolway. Oh alors je vais m'ennuyer !

Pause.

Miss Dolway. Au revoir Monsieur. A dans deux semaines

Elle sort. John reste seul, puis doucement se dirige vers sa chambre.

21 juin – 19 juillet 2015